

nous jeter dans ses bras ; les uns baisaient ses mains ; les autres s'attachaient à ses habits ; ceux qui ne pouvaient le toucher l'appelaient des noms les plus tendres et le suppliaient de ne pas nous abandonner : Qui nous consolera !... Qui nous aimera comme vous !... Il fut si ému de notre désespoir, que lui-même fondit en larmes, et serrant contre sa poitrine ceux qui se trouvaient le plus près de lui, il leur disait : Je n'aurais jamais cru que notre séparation dût être si douloureuse !... Aussitôt, il s'arracha du milieu de nous et se précipita vers sa chambre, mais il essaya vainement d'en fermer la porte, nous y entrâmes après lui, pour jouir de sa présence aussi longtemps qu'il serait possible. Quelles bonnes paroles il nous adressa dans le cours de la nuit. Après avoir essayé de nous consoler, il nous recommanda fortement le travail, la soumission à ceux qui devaient le remplacer, l'amour de Dieu et de nos semblables, le dévouement à tous les devoirs et à toutes les infortunes.

« Le jour se leva enfin et nous entendîmes s'arrêter devant la porte, la voiture qui allait nous enlever notre bienfaiteur, notre tendre père... J'essaierais en vain d'écrire la scène qui eut lieu alors et je ne puis supporter ce souvenir, sans sentir une larme s'échapper de mon cœur... Une heure après, nous étions orphelins pour la seconde fois !... »

Le pauvre cordonnier termina ce récit la figure baignée de larmes. Un jour, quelqu'un raconta au Saint Père ce triste récit ; sa figure parut toute joyeuse, et il sembla éprouver une grande satisfaction d'apprendre qu'un de ses anciens orphelins reconnaissait en Pie IX l'abbé Mastai, et il dit aussitôt : Ce pauvre cordonnier doit avoir besoin d'un petit souvenir ; et le lendemain, il lui fit porter un doublon d'or. Le pauvre homme, en recevant ce précieux souvenir le couvrit de baisers, et se promit bien de le garder toute sa vie comme une précieuse relique.

Voici maintenant un fait qui nous intéresse tout particulièrement, nous, habitants du Nouveau monde. Parmi tous ceux que Dieu a choisis comme chefs suprême de son Eglise, un seul, avant son élévation sur la chaire de saint Pierre, a foulé le continent américain... et c'est Pie IX... et encore y a-t-il passé trois années entières. En quittant Rome, il se rendit directement au Chili, en qualité d'auditeur de Mgr. Muzi, nonce apostolique.

CORRESPONDANCES.

L'enseignement agricole.

DISTRICT DE MONTMAGNY.

Monsieur le Rédacteur,

Le temps a semblé, pendant quelques semaines, conjuré contre nous pour nous empêcher de nous réunir. Point de chemin d'hiver. Enfin nous avons pu nous rencontrer, et nous vous envoyons ce que nous avons cru pouvoir avancer la cause que vous défendez en notre nom.

Il nous a semblé d'abord que nous avions le droit d'être entendus de ceux qui dirigent nos écoles ; que nous étions chez nous, à notre place, en faisant entendre des plaintes sur ce que nos enfants, surtout nos garçons, devaient entendre parler, dans les écoles, de ce qui nous regarde, de nos besoins, de notre travail, de notre avenir agricole.

La cause, croyons-nous, qui fait marcher nos écoles à l'envers de nos besoins, ce sont nos écoles normales. Il faudrait que chaque école normale eut un bon cours d'économie rurale (1). On devrait comprendre, ce nous semble, que presque tous les maîtres qui y reçoivent l'instruction, sont destinés à faire l'école aux enfants de la campagne. Les villes ont les religieuses et les frères pour instruire leurs enfants. Les maîtres doivent donc être préparés selon les besoins de la campagne. Si on ne les prépare point de la sorte, on commet la faute que commettrait une institution qui, pour préparer des maîtres pour des écoles de commerce ou de médecine, leur enseignerait la géographie et l'agriculture. Mais avec des habitants on n'y regarde pas de si près, parce qu'on a l'idée que nous sommes des ignorants qui ne s'en aperçoivent pas. Nous voudrions bien savoir quels cris feraient entendre des messieurs et des dames si, au lieu d'enseigner à leurs enfants les sciences qui conviennent à leur position dans la société, on leur enseignait à fendre des perches, à bucher du bois, à clôturer un champ et à faire le métier d'habitants et d'habitantes.

Ce que nous voulons faire comprendre, c'est que nous sommes des habitants et que, comme tels, nous n'envions le sort d'aucun de ceux qui occupent les autres positions de la société. Mais ce qu'il faut que nous disions, c'est que nous voulons rester ce que nous sommes, pour notre propre bonheur et celui de notre pays. C'est pourquoi nous voulons garder nos enfants avec nous, et pour y réussir, nous ne voulons pas que dans nos écoles, on les dégoûte de notre genre de vie et de notre travail, qui en valent bien d'autres. C'est une faute impardonnable pour ceux qui sont à la tête de notre système d'éducation pour la campagne, de ne l'avoir pas encore compris. On nous dit cependant que ce sont des messieurs qui ont beaucoup d'esprit, mais il paraît qu'ils n'en n'ont point pour les habitants.

Monsieur le Rédacteur, la pensée que vous avez mise au jour de mettre des livres élémentaires d'agriculture dans nos écoles, rentrerait dans le plan que s'est proposé le Gouvernement, en établissant de grandes écoles d'agriculture. Nous croyons donc qu'avec un enseignement élémentaire dans les écoles, on préparerait nos enfants pour l'école d'agriculture de Ste. Anne. De cette manière, plusieurs de ceux qui auraient fréquenté les écoles élémentaires, aimeraient à y aller passer un ou deux ans pour se perfectionner dans les connaissances si attachantes de la belle science de savoir cultiver la terre. Cette belle science nous avons le bonheur de commencer à la comprendre, depuis que notre *Gazette des Campagnes*, la plus utile de toutes les Gazettes du pays, nous a initié aux améliorations que demande la terre pour produire ce qu'il faut pour nous et pour ceux qui ne songent guère à nous aider. Nous le comprenons, rien n'est si bon que d'améliorer son champ, sous la garde de la Providence. Car nous, les habitants, nous arrangeons notre terre avec soin, nous la semons, nous la fossoyons, nous la clôturons, et puis, nous retournons chez nous, en chantant : *Avoine, Avoine, que le bon Dieu t'amène*, et nous dormons tranquilles. Et pendant que nous dormons, l'avoine et nos autres grains germent, lèvent, poussent, épiant, mûrissent, sous la garde de Dieu, c'est beau et c'est bon ; et nous le comprenons.

(1) Nous croyons que l'Ecole Normale Laval donne un tel cours. Quant à l'Ecole Normale Jacques-Cartier, nous ne savons.
— Note éditoriale.